

Travelling avant sur le Château Frontenac, en contre-jour

Jason Béliveau

Number 329, Winter 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/99010ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Béliveau, J. (2022). Travelling avant sur le Château Frontenac, en contre-jour. *Séquences : la revue de cinéma*, (329), 2–2.



Photo : I Confess d'Alfred Hitchcock

Travelling avant sur le Château Frontenac, en contre-jour

Laissez-moi vous parler de Québec. Ces temps-ci, la capitale nationale fait la manchette, mais pour des raisons qui sont très éloignées du cinéma (ceci étant dit, je verrais bien dans quelques années un film sur le troisième lien dans l'esprit de *Réjeanne Padovani* de Denys Arcand).

Une petite mise en contexte s'impose, qui vous fera comprendre qu'il est ici question — à peine, à peine — de chauvinisme pleinement assumé. Bien que la majorité de son équipe habite Montréal, *Séquences* est une revue dont les bureaux sont situés dans l'une des plus vénérables et anciennes institutions de Québec. Pour ma part, j'habite les divers quartiers de son arrondissement La Cité-Limoilou depuis une quinzaine d'années.

Québec est une ville carte postale, c'est bien connu, mais elle est étrangement peu présente sur les grands écrans. Elle demeure néanmoins le décor d'un grand classique du cinéma, *I Confess* d'Alfred Hitchcock (1953), accueilli tièdement à sa sortie en salle aux États-Unis, encensé quelques mois plus tard en France, notamment par Jacques Rivette dans *Les cahiers du cinéma*. Le synopsis, tout simple, est diablement efficace : le père Logan (Montgomery Clift) choisit de taire l'identité d'un tueur, étant lié à celui-ci par le secret de la confession. Par subterfuge, l'assassin portait une soutane la nuit du crime. Logan devient ainsi le principal suspect de l'affaire. Mais cet homme de Dieu, d'apparence noble, est loin d'être sans reproche.

Nous sommes en terrain connu : le film est un exemple parfait du concept de transfert de culpabilité qui consume le cinéaste (*Strangers on Train* et *The Wrong Man* étant deux autres exemples probants). Son utilisation de l'architecture particulière du Vieux-Québec est conséquente, les rues étroites et tortueuses du quartier formant un dédale escherien où toute ligne de fuite se bute à un mur. Aucune issue n'est possible pour le père Logan. Nous baignons en plein cauchemar expressionniste. Pour l'habitant.e de Québec, un jeu s'ajoute à celui qu'Alfred orchestre pour notre plaisir de cinéophile : celui qui consiste à tracer une carte fidèle des lieux défilant à l'écran, alors que, bien entendu, l'espace filmique est ici constitué d'un amalgame de décors bigarrés et éloignés les uns des autres.

Hitchcock a plus tard répudié *I Confess* pour son manque d'humour. Bien qu'il soit effectivement l'un des films les plus arides du maître du suspense, il concentre magnifiquement ses obsessions et se termine sur une scène iconique à l'intérieur du Château Frontenac. Cette comète a laissé une trace indélébile sur la ville, au point qu'un p'tit gars d'ici, et pas des moindres, en a fait le point de départ d'un premier film qui, j'oserais dire, le surpasse en tout point. *Le confessionnal* de Robert Lepage a réussi à extirper toute la québécoïté du film de la Warner Bros. : l'influence de l'Église sur les ménages d'alors, la complicité du gouvernement duplessiste, la culpabilité typiquement catholique. Ce récit parallèle, campé dans les années 1950 et 1980, au-delà des tours de passe-passe chers à Lepage, forme une réflexion fascinante sur la façon dont les Québécois.e.s se perçoivent dans l'œil de «l'Autre». Présenté à la Quinzaine des réalisateurs en 1995 (accompagné d'*Eldorado* de Charles Binamé), succès critique incontestable, déjà qualifié de classique de notre cinéma national à sa sortie en salle, il est la plus grande réussite cinématographique tournée à Québec.

**Cut to* un demi-siècle plus tard. Québec continue de se faire timide sur les grands écrans. Sa dernière apparition notable à l'international est dans *Catch Me If You Can* de Steven Spielberg (2002), où la place Royale se substitue à Montrichard en France le temps d'une scène inoubliable opposant Tom Hanks et Leonardo DiCaprio. Plus récemment, on est venu y tourner des miniséries sud-coréenne (*Goblin*) et américaine (*Barkskins*). Même dans le cadre de productions québécoises, elle se fait rare. Depuis *Les Plouffe* de Gilles Carle en 1981, production pharaonique d'une incontestable qualité, on pourrait noter *Tout ce que tu possèdes* de Bernard Émond (2012), tourné dans le quartier Saint-Jean-Baptiste, et quelques scènes des films de la série *1981* de Ricardo Trogi, originaire du coin.

Plus récemment, le cinéaste de Québec Samuel Matteau a réussi, avec son premier long métrage *Ailleurs* (2017), à extirper notre ville de ses poncifs et d'en faire une entité étrange et mystérieuse, nourrie par son histoire et son architecture unique. Rien que pour ce pari relevé, le film mérite d'être vu. Mais autrement, Québec est encore à réfléchir cinématographiquement. Les possibilités sont infinies. ▲

JASON BÉLIVEAU — RÉDACTEUR EN CHEF